

communales de la ville de Vienne, plus d'une fois ses concitoyens purent s'apercevoir qu'elles avaient autant besoin de lui qu'il avait besoin d'elles. — Deux mots sur M. Mermet comme écrivain. Il resta viennois dans tous ses écrits comme dans tous les emplois de sa carrière, et ses ouvrages ne furent qu'une conséquence de son fervent patriotisme local, et comme autant de tributs de sa piété filiale envers la ville de Vienne. — *Nul homme ne fut plus fier que lui de sa nationalité.*

M. Mermet aîné a beaucoup travaillé et beaucoup écrit. Bien avant qu'on ne s'occupât, en France, d'archéologie chrétienne et qu'on ne connût le mot de *monographie*, par rapport à la description des édifices ecclésiastiques du moyen-âge, c'est-à-dire en 1825, il dressait dans une brochure in-4^o, devenue presque introuvable dans le commerce de la librairie, un inventaire exact des richesses monumentales de la vénérable basilique de St-Maurice, et cela, pour appeler l'attention du gouvernement sur les ruines qu'elle avait à réparer. 1825, réfléchissez, de grâce, à cette date : on était alors en pleine restauration, et l'administration municipale de Vienne se trouvait dans les mains paternelles de M. de Miremont. Sans parler de plusieurs opuscules sur l'archéologie antique, émanés de la plume du regrettable défunt, il rédigea pendant longtemps la *Chronique de Vienne*, où les idées de décentralisation littéraire qui, depuis lors, ont si fortement grandi, jetaient peut-être leurs premières lueurs. Ce recueil devenu précieux comme les *archives historiques du Rhône*, rempli de recherches retrospectives, de choses relatives à l'histoire antique ou ecclésiastique de la ville de Vienne, de faits contemporains, ne contribua pas peu à inspirer aux Viennois, l'amour de leur pays, à répandre le feu sacré dont M. Mermet était le prêtre, à réveiller, à populariser parmi eux le goût des arts, le culte des glorieux souvenirs endormis